

Les temps de l'urgence

Introduction

Xavier Gassmann

Il est urgent d'attendre...

... tel était initialement le titre que nous proposons pour ce dossier. Associer urgence et attente dans un même titre peut sembler relever d'une construction rhétorique dont la visée serait de mettre en concurrence deux discours, dont l'un préconiserait l'attente et l'autre une réaction en urgence. Si leur juxtaposition laisse poindre une construction paradoxale, cela mérite toutefois de donner l'amplitude de ce paradoxe. Il va de soi que le propre de l'urgence est de donner le sentiment, l'impression qu'il n'y a pas de place pour prendre son temps, qu'il y a comme une abrasion de la temporalité. L'urgence laisse en quelque sorte filer le temps et fige, arrête dans l'instantané sans laisser la place à l'attente de la survenue d'une nouvelle période. Mettre ainsi en contiguïté l'urgence et l'attente, cela revient à faire entrer dans l'urgence ce qui ne doit pas advenir, c'est-à-dire la dimension du temps.

Dans cette perspective, à défaut de les opposer et de déterminer ce qui relèverait ou non de l'urgence, l'orientation de ce numéro est d'interroger l'irruption de cette notion dans le champ social, mais aussi comment progressivement s'est installée cette prédominance de l'urgence dans les pratiques socio-éducatives et quels en sont les effets. Assistons-nous à une éviction du temps, de la durée, et à une concentration sur ce qui domine dans l'instantané, notamment dans les passages à l'acte qu'ils soient auto ou hétéro-agressifs ?

Prendre en compte ce qui surgit dans l'urgence est dans certains cas une nécessité qui s'impose, mais en revanche, cette tendance à donner à tout un caractère d'urgence ne trouve-t-elle pas comme corollaire une tendance inverse à noyer ce qui est véritablement urgent ?

R. Bénévent rappelle qu'initialement la notion d'urgence rend compte de ce qui charge, presse et pèse. Son introduction dans la terminologie médicale articulera ce qui a trait à l'enjeu vital. Néanmoins, comme le met en évidence cet auteur, en pénétrant progressivement l'ensemble du champ social, l'urgence lui a donné ses caractéristiques et a hissé en réaction la figure démiurgique de l'urgentiste omnipotent. À partir d'une réflexion sur la pratique de la comparution immédiate dans le milieu judiciaire, C. Heyvaerts montre également l'ascension de nouvelles caractéristiques, telles que la réactivité, qui façonnent l'organisation du travail allant jusqu'à faire advenir une nouvelle identité professionnelle en la personne de l'« homme réactif ».

« Dans quelle mesure ce monde clivé entre les inactifs et les réactifs laisse-t-il une place pour l'action ? », interroge encore ce même auteur. Cette partition est au centre de ce qui ordonne les temps de l'urgence. Ici s'instaure un mode binaire dont le clivage est le mécanisme opératoire. Ne faut-il pas y voir là un héritage des pratiques de l'urgence en temps de guerre où il n'y pas de temps à perdre

lorsque le pronostic vital est engagé ? Dans ce contexte extrême, la logique dominante est une pratique du triage où il s'agit de différencier ce qui doit être immédiatement exécuté de ce qui doit être délaissé faute d'une viabilité possible. Dans cet environnement extrême, que R. Bénévent qualifie à la suite de Peter Sloterdijk de « civilisation panique », domine le sentiment d'un état de « détresse permanent ».

Quels seraient les effets d'un tel contexte dans les pratiques éducatives ?

Ces pratiques ne sont-elles pas aujourd'hui soumises à une recrudescence de protocoles où pour chaque question est prédéterminée la réponse adaptée, censée apporter la solution ? Il semble ne plus y avoir de « temps mort », « de temps libre », comme si le quotidien de l'enfant ou de l'adolescent devait être sans trou, sans faille, hors de toute attente.

Sur ce point, S. Clément, à partir de sa pratique dans les lieux d'accueil de la petite enfance, décrit la manière dont l'enfant, même en très bas âge, se trouve précipité dans un environnement temporel en continu avec la précipitation du temps de l'adulte qui ne laisse pas place à une scansion et à une différenciation des espaces. L'espace d'accueil est lui-même contaminé par une gestion du temps qui met à mal l'inscription dans une continuité de la disponibilité psychique des accueillantes.

C'est également ce que pointe F. Boulenger, dans un trop court texte concernant les admissions en urgence dans les foyers de l'ASE, le jeune y arrivant dans un statut d'anonymat, un « sans-nom », identifié à la seule cause, qui le fait exister au sein du foyer : le traumatisme réel ou supposé.

Au-delà de ce constat qui traverse l'environnement social, la question posée est celle de trouver un temps nécessaire à l'enfant de façon à soutenir un mouvement d'intégration psychique des changements qui jalonnent son évolution. Surgit là, non pas ce qui caractérise l'intégration de l'alternance présence/absence, mais plutôt une alternance qui met avant tout en scène disparition et rupture, sans que la scansion de la séparation trouve le temps de s'inscrire. Un événement remplace un autre sans que soit accordé au précédent le temps nécessaire pour l'intégrer. Cette superposition d'événements ne laisse pas place à l'instauration de la succession. De la même manière, là où est fréquemment évoqué aujourd'hui dans les institutions la superposition des mesures ou des dispositifs, n'est pas pris Grape en compte le temps nécessaire pour penser la fin d'une mesure qui ouvre à une nouvelle orientation possible. La fin équivaut souvent à une fuite, à une rupture.

Ce moment de rupture, A. Thomas et D. Nomblot proposent de l'appréhender sous l'angle de la crise telle qu'elle apparaît dans la clinique avec les adolescents. Dans ce qui s'impose à l'adolescent et qui s'expose dans l'urgence, les auteurs soulignent l'intérêt, d'un point de vue thérapeutique, d'accueillir cette crise telle qu'elle se présente dans la particularité de l'urgence qui l'accompagne, au risque sinon de renvoyer ce qui pour l'instant ne peut être remis à plus tard. L'urgence apparaît là comme modalité de rencontre mais, en prenant appui sur les potentialités maturative et créative de la crise, une ouverture à une temporalité peut advenir. Cette rupture peut aussi être amenée en urgence par l'adolescent à partir de mises en acte qui confronte son environnement au risque de la mort. Comment appréhender cette répétition des agir qui dans certains cas semblent laisser peu de place à la parole ?

X. Gassmann se propose d'interroger ces agir à travers la pratique mise en oeuvre dans le cadre d'un service hospitalier. Recevoir l'adolescent dans ce contexte est aussi une manière de ne pas se rigidifier dans l'attente d'une demande possible mais de prendre en compte ce qu'il donne à voir sous les traits d'une monstration, ainsi que le propose J.-M. Forget. Comme le précise cet auteur, « il s'agit de permettre à l'enfant ou à l'adolescent d'avoir le temps de comprendre ce qu'il expose ainsi aux autres. Il s'agit d'introduire le temps nécessaire pour l'accompagner pour qu'il puisse s'approprier peu à peu la dimension symptomatique de sa manifestation. Il ne s'agit pas à proprement parler d'un temps chronologique mais d'un temps logique où l'enfant vérifie et met à l'épreuve la fiabilité symbolique de son interlocuteur ».

Ce temps nécessaire est quelquefois mis à mal lorsque différents intervenants sont confrontés à une répétition d'événements qui a pour effet d'introduire une confusion généralisée entre eux. T. Garcia-Fons et S. Vallet mettent ici en évidence les écueils des pratiques dites en réseau, lorsque tous les intervenants se trouvent simultanément engagés dans cette confusion. L'urgence trouve dans ces cas-là rapidement sa figure de proue sous la forme de l'exclusion comme rempart devant le débordement et c'est, comme ils le précisent, l'introduction d'un tiers symbolique qui permettra d'introduire un effet de discontinuité dans ce qui ne trouvait plus à se différencier. De la même façon, dans le contexte de la scolarisation des enfants handicapés, P. Ourghanlian décrit comment sous prétexte de l'urgence à intervenir, la superposition d'intervenants auprès d'un enfant tend quelquefois à évincer la question du temps de l'enfant.

Ainsi, et pour reprendre le paradoxe cité plus haut, si certaines fois l'urgence apparaît comme une ouverture à une temporalité, encore faut-il, comme le souligne C. Heyvaerts, que l'enchaînement des pratiques ne soit pas réduite à une « application de règles mécaniques » au risque d'évincer la singularité du cas par cas.